

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.— États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 33

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI 18 AOUT 1881

AVIS IMPORTANT

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

REVUE ÉTRANGÈRE

Dans quelques jours on connaîtra le résultat des élections en France. Tous les partis sont à l'œuvre, mais on ne semble pas attacher d'importance aux efforts que font les légitimistes et les bonapartistes. On ne parle plus des orléanistes qui paraissent s'effacer de plus en plus et se fondre avec les légitimistes. Tout l'intérêt se concentre sur le parti républicain.

La majorité sera certainement républicaine, mais sera-t-elle ministérielle, c'est-à-dire en faveur du gouvernement Ferry, ou gambettiste, ou radicale. Gambetta trouve Ferry trop modéré, les radicaux font le même reproche à Gambetta et travaillent avec ardeur à le battre à Belleville; leurs candidats favoris sont Sigismond, Lacroix et Tony Révillon.

Bien entendu, si Gambetta n'est pas élu à Belleville, il le sera ailleurs, et l'on croit généralement que les élections vont augmenter sa force et l'obliger de prendre enfin les rênes du pouvoir. Mais on l'a dit souvent : le scrutin est une boîte à surprises.

On se demande si dans les provinces où le sentiment religieux a été vivement affecté par l'expulsion des ordres religieux, il n'y aura pas une réaction, mais on ne croit pas que cette réaction soit assez forte pour diminuer considérablement les forces républicaines.

L'excitation ne paraît pas être aussi grande qu'on l'aurait supposé, excepté dans les parages du radicalisme. Le fait est que la division est partout et que les partis se fractionnent en groupes qui ne savent pas trop ce qu'ils veulent.

Les programmes politiques sont assez vagues et on lutte plutôt pour obtenir le pouvoir que pour faire triompher des idées nouvelles. Espérons que dans tous les cas les éléments modérés l'emporteront dans l'intérêt de la paix et du bonheur de notre ancienne et toujours chère mère-patrie.

La nouvelle que le souverain pontife se proposait de quitter Rome pour aller résider à Malte a fait sensation. Il n'y a pas de doute que l'outrage fait aux restes mortels de Pie IX a vivement affecté Léon XIII, et qu'il n'hésitera pas à quitter Rome du moment que ses droits et sa dignité n'y seront plus protégés.

L'Angleterre traverse en ce moment une crise politique. La Chambre des lords a rejeté la plupart des clauses du bill des terres adopté par les Communes en faveur de l'Irlande et le gouvernement ne veut pas se soumettre. On peut s'attendre que l'attitude prise par les lords va provoquer une grande agitation. Gladstone n'est pas homme à reculer après toute la peine qu'il s'est donnée pour faire adopter par les Communes un bill qui, malgré ses défauts, est considéré comme une des réformes les plus sérieuses que l'Irlande ait obtenue.

NOS GRAVURES

M. Paul de Saint-Victor

Voici quelques notes biographiques sur cet homme qui, par son talent et son caractère, fit tant d'honneur aux lettres.

M. Paul Bins, comte de Saint-Victor, était né en 1827. Son père, esprit distingué et lettré délicat, consacra tous ses soins à l'éducation de son fils, qui commença ses études à Fribourg, en Suisse, et les acheva à Rome.

En 1848, il devint secrétaire de Lamartine, qui répétait souvent, faisant allusion à l'éclat incomparable de son style, ce mot qui a été bien souvent cité : "Quand je lis Saint-Victor, je mets des lunettes bleues." Dans l'article remarquable que Sainte-Beuve a consacré à Paul de Saint-Victor en ses *Nouveaux Lundis*, il disait : "La plume, dans les doigts de ce don Juan de la phrase, semble un pinceau trempé dans une opulente palette."

M. Paul de Saint-Victor débuta, comme journaliste, au *Correspondant* puis à la *Semaine*.

C'est dans la *Presse*, en 1857, qu'il écrivit son premier *Salon*, prenant la succession de Théophile Gautier. Il avait alors trente ans et était déjà célèbre parmi les lettrés.

Il apportait dans la critique d'art ce fonds de culture italienne que lui avait donné son père, et à propos de laquelle Sainte-Beuve disait : "Il eut le bonheur de voir à temps, comme Roméo, la beauté véritable, et depuis ce jour il ne put jamais s'en déprendre."

"Je suis électrique, disait M. de Saint-Victor; mais, je l'avoue, je préfère l'art ancien et surtout l'art de Florence."

Le spirituel auteur de *Hommes et Dieux* fut chargé, en 1851, du feuilleton dramatique au *Pays*; en 1855, lors de la retraite de Théophile Gautier, il fut appelé par Emile de Girardin à rédiger celui de la *Presse*. Dans la suite, il fut chargé aussi de la critique d'art au même journal.

Il collabora successivement à l'*Artiste*, au *Moniteur Universel* et à la *Liberté*.

Les comptes rendus de M. Paul de Saint-Victor ont acquis une grande autorité dans la presse; il a inséré dans les journaux, sur la peinture et la sculpture de nos jours et des siècles précédents, des articles remarquables.

En février 1870, M. de Saint-Victor fut

nommé inspecteur-général des beaux-arts. Décoré de la Légion d'honneur en 1860, il a été promu officier le 15 janvier 1879.

La mort de cet homme de bien, de cet écrivain illustre, est un deuil pour la littérature française.

Combat avec des tigres

Deux chasseurs, traversant une forêt, furent attaqués une nuit par des tigres. Ils étaient couchés dans des hamacs placés à une certaine hauteur de terre et avaient fait brûler du saindoux pour attirer les féroces animaux. Voilà comment, après avoir longtemps attendu, ils racontent ce qui se passa :

On entend comme un petit bruit de branches froissées, puis, un souffle ardent, rauque, inquiet. Les animaux sont toujours invisibles. Mais les ronflements se déplacent. Les prudents félins font plusieurs fois le tour de l'enceinte. Cette promenade circulaire dure au moins une heure. Nous sommes immobiles comme des statues. Les seuls bruits perceptibles sont le tic-tac de ma montre, le claquement des dents de notre chien, dont les mâchoires semblent des castagnettes, et le ronflement camard d'un Chinois. Ce bonhomme de pain d'épices, abruti d'opium, habite le pays des rêves, mais l'anche de clarinette qu'il semble avoir dans le nez produit un couac bien désagréable.

Nos yeux, fatigués, tirillés par les efforts que nous faisons pour fouiller les ténèbres, ne distinguent plus rien. Ce n'est pas le moment de jouer les Bélisaire. Machinalement et comme obéissant à une mutuelle inspiration, nous abaïssons tous deux nos paupières pendant une demiminute.

Rien encore. Pourtant, le bruit se rapproche. Cela sent si bon, le saindoux du coulie Georges!

Ah! enfin, je distingue vaguement comme une grosse tache noir qui rampe, à vingt mètres, au ras des premiers troncs. Il me semble que mon cœur bat un peu plus fort. Pourquoi ne pas en convenir. Je sens une légère moiteur au creux de la main droite qui serre la couche de la crosse.

Il faut attendre. Je ne distingue pas suffisamment l'animal. J'ai oublié de dire que nous nous tournons le dos, Cazals et moi. Il regarde la partie Est, moi la partie Ouest. Disposition excellente, comme on va le voir dans quelques minutes.

Un imperceptible frôlement de mon arme sur le tissu de coton du hamac, parvient aux oreilles de mon animal. Il s'arrête. Je l'entends pétrir la terre sèche sous ses ongles. J'épaule en cherchant le guidon. Le tigre pousse un cri bref, guttural, et tourne la tête de mon côté. Ses deux yeux semblent trouer de leur phosphorescence la ligne noire des arbres.

J'abaïsse doucement la détente. Une détonation formidable retentit, une lueur aveuglante embrasse la clairière, un nuage opaque de fumée flotte lourdement. Je ne vois plus rien. Les Chinois s'éveillent en piaulant comme un vol de perroquets.

Puis j'entends la voix de Georges qui crie à briser son gosier de bronze :

—Il est mort... Tous les deux.

—Comment, tous les deux, dit Cazals dont la carabine fume encore, est-ce que vous avez tiré!

—Oui, et vous?

—Moi aussi.

—Pas possible

—C'est si bien possible, que ma bête gigotte à deux mètres du feu.

—Mais la mienne est restée là étalée sur sa boîte de saindoux.

—Bravo. Les deux coups n'en ont fait qu'un.

—... Et les deux jaguars sont morts!

"Nous attendîmes le jour avant de quitter nos hamacs. La plus élémentaire prudence l'ordonnait.

Ma foi, c'est bien vrai. La balle de Cazals, pénétrant dans l'œil droit de la femelle, s'était fauflée le long de la colonne vertébrale et était sortie au flanc gauche. La mort avait été foudroyante. Quant au mâle, ma charge de chevrotines lui avait enlevé la moitié de la tête. Il était tombé comme une masse.

Ce n'était pas comme nous le pensions d'abord, des jaguars, mais des ocelots, qui sont non moins féroces, à l'endroit des animaux, s'entend, mais de plus petite taille. Le mâle, un peu plus grand que la femelle, mesurait un mètre soixante centimètres, y compris la queue, longue seulement de trente-cinq centimètres.

LE POÈTE AUTRAN

Le huitième et dernier volume des œuvres complètes de Joseph Autran vient de paraître...

Un des poètes les plus aimables de ce temps me disait ces jours derniers :

—Je continue à faire des vers et je ne sais pas trop pourquoi... Je suis venu au monde à un mauvais moment... Etre tombé sur le siècle d'Alfred de Musset, de Lamartine et de Victor Hugo, c'est véritablement un peu dur... Comment lutter? Comment ne pas être écrasé?

Autran est de ceux qui ont lutté, de ceux qui n'ont pas été écrasés... Ses *Poèmes de la mer* sont une œuvre absolument personnelle, absolument originale, qui mérite de vivre et qui vivra.

Dans son discours de réception à l'Académie française, Sardou a parlé des *Poèmes de la mer* avec une éloquente émotion :

"La mer, a-t-il dit, n'intéresse Autran que dans ses rapports avec l'homme; ce qu'il décrit surtout, c'est le travail, les souffrances des pauvres gens, marins ou pêcheurs, toujours en lutte avec les flots. Cette préoccupation des humbles, des petits, domine toute son œuvre, et c'est avec raison qu'il s'écriait un jour : Je ne voudrais que deux mots sur ma tombe : *Exaltavit humiles*."

"La phrase d'Autran, toujours musicale, se déroule largement, avec une noblesse de contours qui fait penser aux volutes antiques. Mais le naturel surtout, voilà son plus grand mérite peut-être! Tel il est, tel il se montre, c'est-à-dire un rêveur aimable, à la mélancolie tranquille, qui cause avec vous simplement et sans emphase. Ce beau livre est, à mon avis, son chef-d'œuvre."

Parmi ces huit volumes d'Autran, il en est un, le septième, qui appartient de droit à la chronique. Ce volume, intitulé : *Lettres et notes de voyage*, contient les souvenirs de jeunesse de l'auteur de la *Fille d'Eschyle*; c'est le plus aimable et le plus spirituel des récits; on y voit défiler, Lamartine en tête, toutes les illustrations contemporaines.